

Les banquiers et financiers libanais de LIFE à l'assaut des États-Unis

Solidarité Après Londres, Dubaï, Paris, Beyrouth et Genève, la Lebanese International Finance Executives (LIFE), une puissante plate-forme d'entraide groupant toute la diaspora libanaise du monde de la banque et de la finance vient de lancer sa nouvelle opération new-yorkaise sous la houlette de Marc Malek.

NEW YORK, de Sylviane ZEHIL

Le coup d'envoi a été donné à l'occasion d'un dîner organisé au célèbre restaurant Ilii à New York en présence d'une quarantaine de banquiers et de financiers, tous d'origine libanaise.

Paul Raphaël, le fondateur de cette organisation à but non lucratif et actuel responsable de la nou-

L'union ne fait-elle pas la force ? C'est dans l'adversité que les Libanais de la diaspora ont bien compris ce fameux adage

velle division de gestion de fortune pour les marchés émergents de la banque suisse UBS, n'a pas manqué de faire le voyage de Londres pour présenter les objectifs, la vision et les réalisations de cette importante organisation qui a fait tache d'huile.

Le comité de l'opération new-yorkaise est composé de grands pontes de la finance et de la banque, à savoir : Bernard Abdo (Deutsche Bank), Philippe Assely (Dynamic Capital), Joseph Audi (PDG Interaudi Bank NY), George Bitar (GMN Partners), George Boutros (Qatalyst Partners), Jean-Pierre Daccache (qui vient de s'établir à Genève, HSBC), Habib Kairouz (Rho Capital Partners), Marc Malek (Conquest Capital Group), Karim Tabet (Tap Global), Tony Tamer (HIG Group) et Riad-Rudolph Younés (Artio Global).

Étaient notamment présents à la soirée, la plupart des membres du comité et aussi Raymond Debbané, Mohammad Ousseimi, Karim Awad, Waël Chehab, Michel Brogard, Ahmad Deek, Mazen Jabban, Terence Kawaja, Karim et Samer Nsouli, Kamal Salame, Scott Sabagh, Nadim Barakat, Ziad Alameddine, George Asmar, ainsi que Rouane Nahas (venue spécialement de Londres pour l'occasion), Rima Mouawad et Amal Mousa.

L'union ne fait-elle pas la force ? C'est dans l'adversité que les Libanais de la diaspora ont bien compris ce fameux adage. « Tra-

vailler ensemble pour bâtir des liens plus solides, promouvoir le Liban et préparer la génération future » est la devise de cette organisation. C'est pourquoi ces grands financiers, devenus citoyens du monde, se sont mobilisés pour former un puissant groupe de pression international, créer un réseau de communication et préparer l'avenir.

1,5 million de dollars de bourses universitaires

Lors de sa présentation, Marc Malek a dégagé les objectifs, la vision et l'action de cette nouvelle plate-forme

pour travailler de concert afin de renforcer les liens, lever des fonds, développer les affaires, coordonner les domaines de l'expertise et aussi élever le niveau du Liban, promouvoir le pays du Cèdre comme place financière, et organiser des événements. Paul Raphaël a, pour sa part, expliqué les étapes parcourues depuis la création de LIFE en 2009 à Londres. Ce qui a permis d'ouvrir la voie à la nouvelle génération dans ce domaine. Dans son exposé, il a mis l'accent sur « les piliers de base pour la formation de la génération future de Libanais », en offrant aux étudiants qualifiés des bourses d'études permettant d'accéder à un enseignement supérieur dans des universités internationalement reconnues, en les aidant à trouver des stages dans des institutions financières et en appliquant les principes du « mentorat professionnel » en finance.

Paul Raphaël a annoncé avoir levé, lors des dernières activités organisées par LIFE, la somme de 1,5 million de dollars. Cette levée de fonds a permis d'offrir huit bourses d'études d'une valeur de dix mille dollars chacune, attribuées à des étudiants qui suivent leurs études à l'IAUB. « Nous sommes en pourparlers avec de grandes institutions américaines pour qu'elles acceptent des étudiants libanais. Nous avons pu offrir dix stages, quinze mentorats, vingt séances de coaching individuel, six séminaires de perfectionnement professionnel », a indiqué George Bitar dans un entretien accordé à *L'Orient*.

Le Jour à New York. Cet ancien responsable à Merrill Lynch, qui vient de fonder son propre fonds, GMN Partners, a cocréé le chapitre américain de LIFE. « Notre programme de bourses universitaires a été entièrement appliqué », a-t-il souligné.

Mme Joumana Abu Haïdar, qui a une grande expérience dans ce domaine, a été nommée pour prendre en charge la direction de ce programme basé à Beyrouth. Les détails du processus de sélection et des requêtes sont décrits sur le site Web www.lifelebanon.com

300 membres inscrits

Le bureau de New York vient de lancer ses assises. Le train est en marche. « Après New York, LIFE s'étendra dans le reste du pays », a indiqué George Bitar. LIFE compte aujourd'hui 300 membres. Les demandes de 300 autres sont en cours d'étude », a-t-il affirmé.

Quels sont les critères de sélection ? On peut devenir membre par invitation ou par référence ; être d'origine libanaise ou marié à une personne d'origine libanaise ; être haut cadre exécutif de la finance internationale, être basé en dehors du Liban, ayant au moins sept ans d'expérience de haut niveau en finance.

Les professionnels qui comptent moins de sept ans d'expérience ont l'option d'être « membres juniors ». Les membres permanents sont ceux qui élisent les membres du conseil. Le président et les autres membres du conseil sont élus pour deux ans, renouvelables une seule fois. LIFE compte des comités à Londres, Dubaï, Genève, Paris, Beyrouth et maintenant New York, a indiqué ce gourou de la finance.

LIFE, qui a son siège à Londres, bénéficie du soutien et du parrainage d'un grand nombre d'institutions et de banques libanaises, ainsi que de la Banque centrale du Liban. Son conseil d'administration est composé de 14 membres éminents de la diaspora libanaise comprenant Camille Abousleïman (Dewey & Lebeuf, Londres), Gérard Aquilina (Barclays, Londres), George Bitar, Carl Fakhr (Goldman Sachs, Londres), Farès Farès (Wedge Alternatives, Londres), Jean-Pierre Daccache (HSBC, Genève), Habib Kairouz, François Kayat (Lazard, Paris), Fawzi Kyriakos-Saad (Crédit suisse, Londres), Paul Raphaël, Raya Raphaël Nahas (BLF, Beyrouth), Bassam Yammine (Crédit suisse, Dubaï), Riad-Rudolph Younés. Son conseil consultatif (Advisory Board) est formé de leaders libanais de la finance et de l'industrie, comprenant notamment M. Carlos Ghosn, PDG de Renault et Nissan, Raymond Audi, ex-ministre et PDG de la Banque Audi, Adnane Kas-sar, ex-ministre et PDG de Fransabank, Samir Brikho, directeur général d'AMEC, une société du FTSE 100, et lord Peter Palumbo, membre à la Chambre des lords.

Une dynamique est mise déjà en place. Outre la publication semestrielle de sa « newsletter » et l'organisation périodique de rencontres entre membres pour un meilleur « networking », LIFE organise des événements qui attirent les stars de la finance. C'est dans cet objectif que le dîner de gala annuel se tiendra le 19 mai à Whitehall Palace, à Westminster, avec, pour invité d'honneur, Thomas J. Barrack. Un bien bel exemple à suivre.

ex-ministre et PDG de la Banque Audi, Adnane Kas-sar, ex-ministre et PDG de Fransabank, Samir Brikho, directeur général d'AMEC, une société du FTSE 100, et lord Peter Palumbo, membre à la Chambre des lords.

Une dynamique est mise déjà en place. Outre la publication semestrielle de sa « newsletter » et l'organisation périodique de rencontres entre membres pour un meilleur « networking », LIFE organise des événements qui attirent les stars de la finance. C'est dans cet objectif que le dîner de gala annuel se tiendra le 19 mai à Whitehall Palace, à Westminster, avec, pour invité d'honneur, Thomas J. Barrack. Un bien bel exemple à suivre.

Débat sur la place de la femme dans l'islam

Conférence L'association des diplômés de l'Université d'Harvard a organisé à Beyrouth une rencontre avec le professeur Ali Asani sur le rôle des musulmanes dans l'islam.

Par Zohra BEN MILOUD

C'est dans un grand hôtel du centre-ville de Beyrouth que s'est déroulée une conférence sur le thème de la place de la femme dans l'islam. Un buffet copieux, un vin issu des meilleurs caves et une salle pleine d'intellectuels venus des quatre coins du monde ont marqué cette rencontre. Face aux flashes incessants, un homme des plus discret, Ali Asani. Ce directeur adjoint du département d'études islamiques et professeur des religions indo-islamiques à Harvard, s'est exprimé timidement et avec beaucoup de vigilance sur ce sujet d'actualité.

La première partie de cette conférence a été consacrée à l'analyse des tenues vestimentaires des musulmanes. Si en Afghanistan la burqa est de rigueur et fait partie intégrante de la société, en France cette tenue vient d'être interdite par une loi et fait l'objet de nombreuses polémiques. Dans d'autres pays, comme en Égypte ou au Liban, le port du voile n'est ni obligatoire ni prohibé, mais il peut être porté pour des raisons culturelles. Enfin, en Indonésie, premier pays musulman au monde, certaines jeunes filles expriment le souhait de porter un voile pour ses « vertus protectrices » vis-à-vis des hommes. Un acte qui leur permet de se sentir en sécurité dans la société. Le choix de telle ou telle tenue vestimentaire permet avant tout à la femme musulmane de se construire une identité.

Le professeur Ali Asani a consacré une partie de son intervention aux interprétations des textes religieux. Selon lui, les interprétations de ces textes, exclusivement faites par des hommes, expliquent la place accordée aux femmes dans la société. Dans beaucoup de cas, ces interprétations viennent s'ajouter aux différents « codes de conduite » ancrés à la culture d'un peuple. Parfois, la présence de ces codes est antérieure à celle des premières interprétations du Coran. Le professeur donne l'exemple du Pashtunwali qui est non seulement une idéologie mais aussi un réel code de conduite dans certaines régions afghanes et pakistanaises. La présence



Le Prix Nobel de la paix 2003, l'Iranienne Shirin Ebadi, affirme que la situation de la femme dans la société musulmane résulte de l'interprétation que les hommes se font du Coran.

de ces règles coutumières influence selon lui considérablement l'interprétation que l'on peut faire du Coran.

Son argumentation s'accompagne principalement de citations de personnalités ayant marqué les communautés musulmanes, telles que Benazir Bhutto. Selon l'ex-Premier ministre du Pakistan, l'interprétation du Coran par les hommes, et non l'islam en soi, est discriminatoire vis-à-vis des femmes. Ali Asani s'inspire également du Prix Nobel de la paix en 2003, l'Iranienne Shirin Ebadi, qui affirme que la situation de la femme dans la société musulmane résulte de ce que les hommes interprètent.

Par la suite, Habib Zoghbi, président de l'Association des diplômés de l'Université d'Harvard au Liban et organisateur de l'événement, a orienté le débat sur l'influence

que peut avoir la religion sur un État.

Le professeur Ali Asani a montré à quel point la pratique de l'islam varie en fonction du contexte dans lequel il évolue.

Il en est donc venu à la conclusion qu'il n'existe pas un islam mais autant d'islam que d'interprétations. Les conséquences sont, selon lui, plus ou moins flagrantes en fonction de l'importance qui est accordée à la religion au sein d'une société.

Suite aux attentats du 11 septembre 2001, le professeur Ali Asani a rédigé de nombreux travaux visant à faire comprendre l'islam aux États-Unis. Son implication et ses conférences lui ont permis d'obtenir une médaille de la Fondation Harvard pour sa contribution à l'amélioration des relations interculturelles dans le monde.



Les trois cofondateurs de LIFE-USA, de gauche à droite, Marc Malek, Habib Keyrouz et Georges Bitar.



Opinion

I - La révolution laïque arabe

De la « Révolution du jasmin » du plus petit pays arabe, la Tunisie, à la « Révolution du papyrus » du plus grand pays arabe, l'Égypte, la mère des nations arabes », j'ai entendu toutes sortes d'analyses qui se chevauchent sans jamais toucher le cœur du malaise des pays arabo-musulmans. Qu'en est-il au juste ? Que s'est-il exactement déclenché dans les esprits de ces jeunes en mal de vivre ?

Tout le monde affirme qu'il ne s'agit pas d'une « révolution islamiste », tout en ayant toujours peur de ce spectre qui rode au-dessus de nos têtes. Tout le monde assure qu'il s'agit d'un rejet total de la dictature au profit de la démocratie. Tout le monde s'accorde à dire que c'est le citoyen moyen qui est à l'origine de cet inattendu soulèvement grâce au redoutable outil des réseaux sociaux.

Mais personne, je dis bien personne, n'a prononcé le mot « laïcité ». Personne n'a soupçonné la présence d'une « révolution laïque arabe » dans un paysage politique qui n'a connu, depuis plus de trente ans, que la dictature ou l'islamisme. Le premier ne sait pas ce que c'est qu'un programme politique et l'autre n'a comme programme que la charia (le Coran et la sunna). On est face à toute une génération de moins de 20 ans à qui on a supprimé la liberté d'expression et de conscience soit au nom de Dieu, soit au nom d'un dictateur qui se prend pour Dieu. Tous les deux imposent le diktat de la « pensée unique » au détriment du « droit à la différence ».

Face à cette asphyxie intellectuelle, la seule échappatoire

sur le monde ne peut être que la Toile du Web. Cet outil virtuel, qui relie les esprits en quête de liberté d'expression, s'est installé au sein des classes moyennes des pays arabo-musulmans. Cette classe, où on trouve du croyant à l'athée, en passant par l'agnostique ou le convertie, des plus modérés aux plus fanatiques, n'est autre qu'un noyau dur de laïques qui s'ignorent. Cette communauté arabo-musulmane est loin d'être homogène, comme on veut nous le faire imposer. Cette communauté est comme n'importe quelle autre de par le monde, elle est hétérogène, diversifiée et nuancée à tous les niveaux. En un mot, elle est riche, très riche et ne demande qu'à s'exprimer, qu'à être créative. Alors, elle se retourne vers le Web, vers le virtuel, puisque le réel la rejette et nie son existence.

Et quand le trop-plein de l'asphyxie est à son paroxysme, eh bien, ça explose. L'origine de cette déflagration n'est autre que le besoin de laïcisation. Autrement dit, une irrésistible volonté d'être soi-même sans être pointé du doigt. C'est-à-dire une réclamation d'un droit à la différence dans un cadre de respect mutuel. De toutes les communautés du monde, il n'y a qu'à la communauté arabo-musulmane qu'on refuse ce droit à la différence. Pourquoi ceux qui sont issus de ce « culturo-culte islamique » n'ont-ils pas le droit de se diversifier ? Pourquoi doivent-ils se confiner à un seul moule, comme si on avait peur de ce qu'ils peuvent exprimer ?

À force de leur taper sur la tête pour qu'ils ne la relèvent jamais, ils ont fini par préférer

être brûlés vif que de se poursuivre dans cette humiliation sans nom. À force d'être muselés, ils ont préféré crier leur détresse sur la Toile du Web, à l'abri des regards indiscrets. À force d'entendre dire, sur toutes les chaînes du monde dit moderne, que culture musulmane et démocratie ne vont pas de pair, ils ont fini par leur prouver le contraire au prix de leurs vies.

D'ailleurs, à force d'ignorer les aspirations de cette tranche de l'humanité et à force de leur injecter, à sens unique, des miettes de modernité jugées suffisantes pour leurs niveaux de maturité, ils viennent de prouver au monde entier qu'ils sont capables d'être les maîtres de leurs destinées. Le temps des colonies, suivi de celui des tutelles, est révolu. Le monde arabo-musulman est capable de penser par lui-même et il est tout à fait apte à innover dans tous les domaines.

Quand j'entends sur les chaînes d'information occidentales, censées être à la pointe de la maturité, que : « Finalement, le monde arabe est en train d'emprunter leurs valeurs démocratiques », j'ai envie de leur crier : « Assez de surestimé de soi ! » Les valeurs laïques et démocratiques n'appartiennent qu'à elles-mêmes. Elles ne sont la propriété privée de personne. Ce n'est pas parce que l'Occident les a adoptées en premier qu'il en est le dépositaire légal. Tout être humain, qu'il soit arabe, chinois ou africain, aspire naturellement à la liberté d'expression et de conscience dans le respect de la différence. Il faut juste que les ingrédients nécessaires soient réunis pour

que ces nobles valeurs s'imposent d'elles-mêmes.

D'ailleurs, juridiquement, tout le monde sait que ce n'est pas « l'idée » qui est protégée, mais sa mise en forme. Tout le monde peut penser à la même chose en même temps, parce que l'idée n'appartient à personne en particulier. En revanche, sa mise en application diffère d'un individu à un autre, d'où la singularité de l'œuvre. Sur le plan politique, il suffit de jeter un coup d'œil sur les différentes applications des valeurs démocratiques et laïques pour s'en rendre compte. La démocratie américaine diffère de la française, de la suisse ou de l'anglaise, pour ne citer que celles-là. Idem pour le monde arabe, qui mettra sur pied une démocratie qui lui est propre et qui vivra une laïcité spirituelle conforme à sa nature.

Nous les laïques, issus de cette « origine difficile », on trinque du fait des dictatures, qu'elles soient matérialistes ou religieuses, mais aussi de ceux qui se disent porteurs de ces valeurs démocratiques, comme s'ils voulaient en être les seuls détenteurs. A chaque fois que les esprits libres, de culture arabo-musulmane, tentent de s'exprimer, on les taxe d'effacement, de néocolonialisme ou carrément d'être des agents israélo-américains. Or ils n'ont fait que penser par eux-mêmes pour tenter de sortir cette communauté du marasme dans lequel elle se débat depuis des décennies, sous le regard indifférent de chacun.

(À suivre)

SAMIA LABIDI
Écrivain

L'Amour avec un grand A

En ce mois de février où l'on célèbre la fête de Saint-Valentin, dite fête de l'amour, qui n'est qu'une fête qui fait envahir nos vitrines de cœurs en velours rouge et de ballons avec des mots vides de sens (« Sweet Valentine Princess »), on peut réfléchir à notre quotidien et se poser la question : « Combien suis-je un instrument d'amour ? » Et on est surpris de réaliser que la vie met toujours sur nos chemins des possibilités d'aimer et de se sentir comblé...mais est-ce que nous savons les saisir ?

En conduisant, en famille, avec nos enfants qui ont besoin de notre temps et de notre dis-

ponibilité, avec les « bonnes », avec des ouvriers, avec des mendiants dans la rue, avec les vieillards délaissés, avec les malades, avec tout simplement nos collègues de travail, autant de situations qui nous permettraient de donner, non seulement financièrement, mais aussi du temps, un sourire, de l'écoute, un déjeuner.

Malheureusement, et cela est valable pour moi-même pour commencer, nous sommes tellement pris par le mode de vie actuel, qui valorise l'individualisme, l'argent, le statut social, la rapidité, le fort plutôt que le faible et surtout un après-guerre et une situation politique qui font que nous

nous plaignons plus que nous n'agissons.

Si j'écris cette petite réflexion, c'est parce que j'ai eu trois expériences ces derniers temps qui m'ont beaucoup marquée, et à chaque fois je n'ai été que comblée :

- un technicien qui venait pour des travaux chez moi m'a raconté sa vie de milicien (massacres, drogues, trafic d'armes et emprisonnement) pendant trois heures ;
- la naissance de Kavisha, fille d'une Sri Lankaise de mon quartier avec qui j'ai partagé du temps et des affaires de bébé ;
- enfin un bon rapport avec des gens d'autres religions,

une ouverture qui manque dans notre pays.

Donner de son temps, donner de son argent de poche, donner est très gratifiant. « It makes your day », comme disent si bien les Anglo-Saxons. Pourtant, pourquoi sommes-nous réticents à donner ?

Et pourquoi de nos jours, sur Facebook, peut-on rassembler des milliers de personnes dans un groupe, « 10 000 personnes sur ce groupe, et Karim va courir nu sur la corniche », ne peut-on pas créer un réseau d'ondes positives et de bon comme dans le film *Pay it Forward* ? À méditer.

Clara ATALLAH

Mi-coton, mi-reine

Assis au quatrième étage de cette interminable tour, plongé dans mes pensées austères, filantes, changeantes, qu'ai-je fait ?

Ai-je saisi une chance ou suis-je plutôt sorti de la danse ? Comme on le dit si bien, la vie est faite de choix. Moi j'ai fait le mien, basé sur l'ultime conviction de sa réversibilité. Et bien non, plutôt que de se voiler la face, mieux vaut se rendre à l'évidence : j'ai fait un choix pas si rétroactif que ça.

Ici, loin de tout, les gens vont, viennent, bougent, s'entremêlent et se démelent. La confirmation certaine que les résidents de ce pays sans jour J, sans hymne ne sont que les abeilles ouvrières d'un immense essaim. Travailler pour quoi ? Pour quoi ? Mais

pour la même reine abeille, bien sûr !

L'horizon me manque, juste l'espoir d'autre chose au loin, d'un autre monde. Que d'autres lignes se lisent, au fond me rassurerait. Les lignes là sont plus que belles, les terrasses dessinées à l'équerre, des collines vertes tachées de goélands, un parfait finissage, une œuvre d'art, un paysage figé, une saison glacée, couronnée de timides gouttelettes immaculées, du béton bourgeois, des toits gaulois, pas un papier, que des chats racés... Des plantes bien taillées, pas un bruit, pas une sirène, pas d'excès, tout est bien fait, surveillé, étudié, bien pensé... Mais je cherche et ne trouve pas.

Moi je cherche l'arbre penché, gravé d'initiales ; je cherche le gazon bruni, mal

rasé ; je cherche mes favelas d'enfance ; je cherche les jardins en dédale ; je cherche le bruit, les phares, les vieilles femmes au balcon, les enfants à la balle, les paniers suspendus au-dessus des fenêtres des épiceries, les voitures garées en ricochet, la simplicité, les arômes sucrés, les délices étoffées, les senteurs de tabac, les mosaïques des immeubles qui ne sont que le linge bien étiré, cachant des taches de béton, cicatrices des jours amers passés, mon 22 novembre, les cloches, la limace des rosées, mon rayon d'été, la statue de la Vierge au fond de mon allée. Je pense à ma toiture berbère, aux chats de gouttière, j'enchaîne mes trottoirs mal coiffés très souvent en esquivant leurs flaques imposées, je me douche sous ma pluie en

excès et je vois au loin cet infini, je vois bleu.

Oui, chez moi au loin, on voit bleu...

Des soupirs s'égarent, des brumes, même des brouillards. J'attends que ça se dissipe, j'attends le reflet, mais en vain pas de signe, même pas une projection.

Cette couleur miel à penchant pêche, couleur brûlée, couleur cendres bien fervente, couleur étincelle, cette couleur me manque. Cette couleur dorée, perdue dans l'immensité bleu gris, gris court, n'est plus.

Assis au quatrième étage de cette interminable tour, sous l'éclat de mon nom, je rejoins de nouveau les rangs d'armée de cette abeille-reine.

Jean Gaël TAYET